

Charles Joyeux (1881-1966)

Autor(en): **Baer, Jean G.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **90 (1967)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



J. G. B. phot. VII. 27

A stylized signature or scribble consisting of several parallel, slightly curved lines, possibly representing the name of the photographer or the subject.

CHARLES JOYEUX (1881-1966)

Avec Charles Joyeux disparaît une des grandes figures de la science française et plus particulièrement de la parasitologie et de la médecine des pays chauds.

Né le 11 septembre 1881 à Maxey-sur-Vaise dans la Meuse, il entra tout naturellement à l'université de Nancy où nous le trouvons en 1901 préparateur à la faculté de Médecine. Il avait hésité un moment entre la pharmacie et la musique pour laquelle il était particulièrement doué.

Durant les six années qu'il séjourna à Nancy, il subit l'influence de deux de ses maîtres, en particulier le grand biologiste Lucien Cuénot et le mycologue et parasitologiste Paul Vuillemin. Il conserva toute sa vie une affectueuse admiration pour ses maîtres ; aussi ce fut pour lui une véritable joie lorsque, trente ans plus tard, Cuénot lui écrivait pour le féliciter de son importante contribution à la Faune de France où venait de paraître le volume sur les Cestodes.

Ce fut dans le laboratoire de Vuillemin qu'il prépara sa thèse de médecine sur le rôle bactéricide éventuel des extraits de ténias. Il s'agissait de vérifier une hypothèse ancienne et sans que les résultats obtenus aient apporté grand-chose de nouveau. Cependant Joyeux y introduit la méthode expérimentale rigoureuse, élégante par sa simplicité et impeccable par la clarté de la pensée et de la rédaction.

Plutôt que d'embrasser d'emblée une carrière universitaire, il préféra étendre ses connaissances dans le domaine de la médecine tropicale. Il s'embarqua donc en 1907 pour l'Afrique occidentale française comme médecin contractuel, c'est-à-dire de l'assistance indigène, et fut envoyé en poste en Haute-Guinée, dans ce qui constituait alors le protectorat du Fouta-Djalon. Pendant cinq ans, il vécut en pleine brousse à une époque où les villages étaient reliés par de mauvaises pistes et où les déplacements à grande distance se faisaient encore en palanquin ou à bicyclette. Son laboratoire était une paillote et le seul éclairage était fourni par des photophores à acétylène ou à pétrole. Mais en dépit de ces conditions rudimentaires, il n'a jamais cessé de faire de la recherche à côté de l'exercice de la médecine générale et de la chirurgie. Il découvrit, entre autres, l'agent principal des teignes africaines, *Trichophyton soudanense* Joyeux, et fit de nombreuses récoltes de parasites ainsi que des observations cliniques inédites. De 1910 à 1913, c'est une succession de publications, une vingtaine, consacrées à la médecine tropicale, la protozoologie, l'helminthologie, l'entomologie, à l'ethnologie et à la musique africaine, qui reflètent toutes le souci de faire connaître des faits inédits dans des domaines nouveaux ou relativement peu connus.

Rentré en France en 1912, Joyeux fut appelé par R. Blanchard au laboratoire de parasitologie à la faculté de Médecine de Paris. Nommé d'abord préparateur, puis chef de travaux et ensuite professeur agrégé, il y demeura jusqu'en 1930, quand il fut appelé à la faculté de Médecine de Marseille comme professeur titulaire et nommé plus tard directeur de l'Institut de Médecine et de Pharmacie Coloniales dont il fut le créateur.

Dès son établissement à Paris, Joyeux entreprit la préparation d'une thèse de science dont le sujet lui avait été suggéré par R. Blanchard et qu'il intitula « Cycles évolutifs de quelques Cestodes ». Dans ce mémoire, désormais classique, il démontra la dualité physiologique entre *Hymenolepis nana* de l'homme et *H. fraterna* du Rat en dépit de l'identité de leurs morphologies et leurs modes d'évolution. Par le cycle évolutif chez la Puce du chien de *Dipylidium caninum*, il apporte la preuve irréfutable que seule la larve de puce possède des pièces buccales qui lui permettent d'avaler des œufs du cestode, tandis que la puce adulte en est incapable vu sa spécialisation d'insecte piqueur et suceur. Certains s'étonneront que cette thèse ne parût qu'en 1920, mais sa rédaction ainsi que l'expérimentation furent interrompues par la mobilisation puis la guerre de 1914-1918. Médecin-chef d'une infirmerie de campagne, il fut fait prisonnier au début de la guerre et, en tant que médecin, rapatrié plus tard à travers la Suisse. Il publie en 1915 un rapport sur l'état sanitaire dans un camp de prisonniers en Allemagne. Lorsque fut ouvert le front allié en Orient, Joyeux fut envoyé à Salonique où ses connaissances en parasitologie lui permirent de rendre les plus grands services dans la lutte contre le paludisme qui décimait les troupes. Même durant cette campagne, Joyeux trouvait moyen de poursuivre ses recherches et de consacrer ses moments de loisir à sa thèse, récoltant des parasites chaque fois que l'occasion s'en présentait. Désirant identifier les Moustiques récoltés en Haute-Guinée et en Macédoine, il fit un stage à Londres dans le laboratoire de F. W. Edwards au British Museum.

Avec la publication de sa thèse de science, Joyeux oriente ses recherches presque exclusivement vers l'helminthologie expérimentale mais cela ne l'a jamais empêché de faire bénéficier de ses connaissances les revues médicales qui sollicitaient de lui des articles de mise au point sur divers problèmes de médecine tropicale. En 1927, paraissait la première édition de son « Précis de médecine coloniale » dont quatre éditions se sont succédées, sous le titre de « Précis de médecine des pays chauds » et pour lesquelles il s'était assuré la collaboration du Médecin général A. Sicé. Entre la première et la quatrième édition, l'importance du volume a passé de 832 pages avec 133 figures, à 1072 pages format grand in-octavo avec 332 figures.

C'était également en 1927 que nous nous sommes rencontrés à Paris et qu'à son instigation je passai, d'abord quelques semaines puis deux années, dans son laboratoire. Ce fut là le début d'une collaboration et d'une amitié que seule est venue interrompre la disparition de notre ami. Sans nous être interrogés, nous avons le sentiment profond que

nos idées se complétaient au point qu'il n'y eut jamais le moindre désaccord entre nous. Que de gîtes de formes larvaires n'avons-nous explorés dans les bois de Vincennes, de Meudon, dans la forêt de Fontainebleau ou dans le bois de Boulogne. Dans ce temps-là, nous nous y rendions en métro ou en train avec une marche de quelques heures pour arriver à pied d'œuvre. C'était dans la Forêt de Fontainebleau que Joyeux avait redécouvert et admirablement décrit le *Urocystis prolifer* qu'il ne réussit jamais à rattacher à un cestode adulte connu mais qui devait être finalement découvert près de quarante années plus tard dans les environs de Neuchâtel. Il était trop naturaliste dans l'âme pour laisser d'autres récolter pour lui le matériel expérimental et, déjà lors de la préparation de sa thèse de science, il se procurait les rats nécessaires à son travail en se rendant le dimanche au « rattodrome » qui existait alors à Paris et où des rats sauvages étaient opposés dans l'arène à des chiens. C'était également le dimanche matin que nous allions, munis de paniers, à la foire aux petits animaux qui se tenait à l'époque sur la Place Lépine devant l'Hôtel-Dieu. Ces deux années consacrées exclusivement à la recherche comptent parmi mes plus beaux souvenirs, mais nos chemins devaient se séparer sans cependant que cela nous ait empêché de continuer à publier ensemble. Il nous est même arrivé, durant la dernière guerre, de faire paraître sous nos deux noms des travaux dont l'autre n'avait pas connaissance vu que les communications entre Marseille et la Suisse étaient interrompues. En 1941, Joyeux était venu faire des conférences en Suisse, à Lausanne et à Neuchâtel, et avait été nommé, à cette occasion, Membre honoraire de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles. Il avait une grande admiration pour feu notre maître O. Fuhrmann et aimait à se prévaloir de l'école d'helminthologie de Neuchâtel.

Il avait obtenu en 1945 sa mise à la retraite prématurée pour se retirer dans sa propriété dans l'Allier où il n'a cessé de poursuivre ses recherches sur la faune parasitaire des environs de Gannat. Dans ces expéditions, il avait la joie d'être accompagné de son petit-fils qu'il initia de bonne heure à l'observation sur le terrain et à la méthode rigoureuse de consigner les résultats. Il eut encore le plaisir de voir ce dernier devenir, à son tour, médecin et consacrer sa thèse à un problème de médecine tropicale.

En quittant son enseignement et son institut à Marseille, Joyeux fit don de toute sa collection d'helminthes renfermant également plusieurs types, à l'institut de Zoologie de notre Université, où elle occupe une place à part n'ayant pas été incorporée à la collection générale en raison de sa valeur historique.

Il y a quelques années encore, il avait accepté de me remplacer durant un semestre à l'Institut tropical à Bâle où il retrouvait son ami A. Sicé. Il le fit avec un entrain dont le souvenir est demeuré vivace parmi ses collègues de l'institut.

Notre dernier travail commun fut les chapitres traitant des Cestodes et des Trématodes du « Traité de Zoologie » édité par P. P. Grassé, et publiés en 1961. Les manuscrits et les figures en étaient achevés près

de dix ans auparavant et les constantes mises à jour et modifications survenues entretemps le faisaient douter qu'il verrait jamais le volume paraître. Celui-ci fut en effet publié lorsqu'il était dans sa quatre-vingtième année.

Parmi les idées nouvelles et découvertes dont nous sommes redevables à Joyeux, il faut citer en premier lieu la notion de l'hôte d'attente, qui s'est avérée si féconde par la suite dans d'autres groupes que les Cestodes, à savoir les Acanthocéphales, et qui a donné lieu à une série de recherches expérimentales sur le ré-encapsulement des formes larvaires. Ce fut également lui, en collaboration avec E. Houdemer, qui publia la première description anatomique de *Diphyllobothrium mansonii* (Cobbold, 1888), connu depuis longtemps déjà par sa forme larvaire qui provoque chez l'homme la *sparganose*, en Extrême-Orient et plus spécialement en Indochine, et qui évolue en adulte chez le Chien et chez le Chat. Il découvre que certains Mollusques aquatiques accumulent des larves cysticercoïdes en se nourrissant de Crustacés parasités, offrant ainsi une possibilité supplémentaire à un hôte définitif potentiel. On lui doit également la curieuse observation que les cysticercoïdes de *Hymenolepis erinacei* possèdent un rostre armé dont les crochets ne persistent toutefois pas chez le Ver adulte. On ne saurait analyser l'ensemble de ses travaux, il y en a plus de 300, mais on peut affirmer qu'ils lui survivront encore longtemps. La précision de sa pensée était si grande qu'il rédigeait ses textes directement à la machine à écrire dans une langue élégante et claire. C'était un naturaliste de grande classe qui possédait une culture étendue qui ajoutait encore au charme de son commerce. Les contacts qu'il avait eus avec les africains avaient développé chez lui une philosophie d'indulgence mêlée d'ironie envers les autres, mais il était exigeant envers lui-même parce qu'il savait faire la distinction entre le faux et le vrai. Il avait horreur de l'intrigue et de l'injustice qui choquaient profondément sa probité intellectuelle, pas plus que sa droiture ne pouvait s'accommoder d'un marchandage. L'indépendance de son caractère, qui semblait parfois de la timidité, lui interdisait de solliciter les honneurs. Il était toutefois Officier de la Légion d'Honneur et Membre correspondant de l'Académie de Médecine, un titre auquel il avait été particulièrement sensible.

Mais n'est-il pas vrai que la stature de l'homme ne se mesure pas aux honneurs mais à sa valeur morale et scientifique, seuls souvenirs impérissables que conserveront sa famille, ses amis et la science. Il s'est éteint dans sa quatre-vingt-cinquième année à Marseille, le 25 mars 1966, et repose désormais dans sa Lorraine natale, laquelle a tant contribué à lui forger le caractère.

Que son épouse, ses enfants et ses petits-enfants veuillent accepter ce témoignage d'un ami qui a eu le privilège d'être étroitement associé pendant près de quarante ans à celui qu'ils n'ont cessé d'entourer de leur tendresse et de leur affection.

Jean G. Baer.